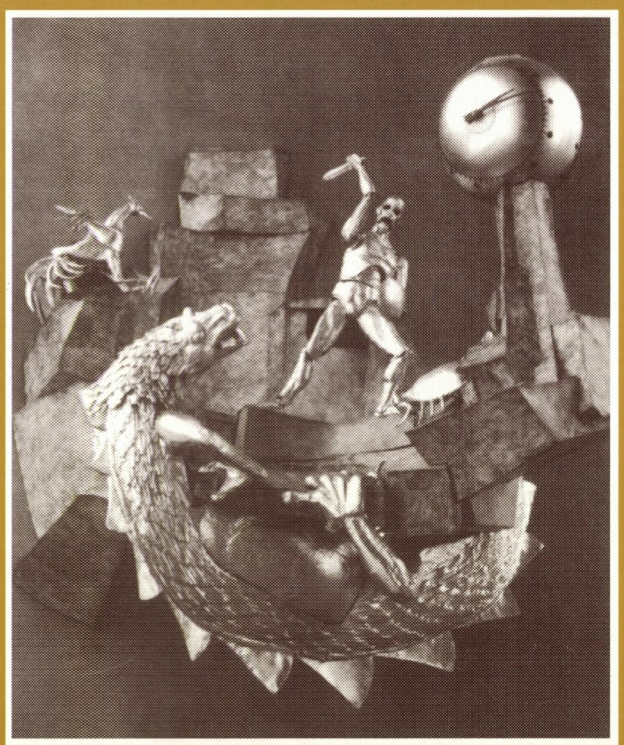
Denise Lachaud

L'enfer du devoir

Le discours de l'obsessionnel



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

L'enfer du devoir

Denise Lachaud

L'enfer du devoir

Le discours de l'obsessionnel

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par Maud Mannoni



Ce logo a pour objet d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, tout particulièrement dans le domaine universitaire, le développement massif de « photocopillage ».
Cette pratique qui s'est généralisée, notamment dans les établissements d'enseignement, provoque une baisse brutale des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.
Nous rappelons donc que la reproduction et la vente sans autorisation, ainsi que le recel, sont passibles de poursuites. Les demandes d'autorisation de photocopier doivent être adressées à l'éditeur ou au Centre français d'exploitation du droit de copie : 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris. Tél. : 43 26 95 35.

© by Éditions Denoël, 1995
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24392.3
B 24392.0

à Jean Martial

La voie par Freud, ici pourtant, ne nous est pas seulement tracée ; elle est pavée sur tout son long des affirmations les plus massives, les plus constantes et les plus impossibles à méconnaître.*

*Engagé par là à la limite du possible et sans doute au-delà de notre dessein, dans l'histoire en action de la psychanalyse, nous dirons ici des choses qui ne paraîtront osées qu'à confondre parti pris et relief**.*

* J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement – Communication présentée à la Société française de philosophie, en la séance du 23 février 1957 », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 444.

** J. Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », *op. cit.*, p. 459.

« Lacan s'obstinait à ce que l'on déchiffrât Freud
non plus en diagonale
avec l'assurance donc, d'y découvrir
les choses que l'on savait déjà
— mais comme on exploite une terre inconnue. »
G. Lapouge

INTRODUCTION

Les études relatives à la névrose obsessionnelle depuis Freud n'ont rien d'homogène. Le puzzle est constitué de pièces d'origine, d'extensions et de conceptualisations, souvent peu compatibles. Le retour aux textes fondateurs est indispensable à l'appréhension de la naissance et du développement de la névrose.

L'obsession a anticipé sur la clinique. Le XIX^e^ finissant, les médecins continuent d'en être étonnés. Mais elle reste obstinément une « extension » de l'hystérie[1].

Très tôt, Freud s'intéresse à la névrose obsessionnelle, la plus riche, selon lui, pour l'avenir de la psychanalyse[2]. En 1909, il s'y affronte[3]. Mais en 1926, il s'incline avec

1. Comme le remarquait O. Mannoni, « le concept d'hystérie était déjà bien établi quand Freud l'a reçu de Charcot et de Breuer, c'est là le hasard historique qui a fait que la psychanalyse se soit présentée d'abord comme la théorie de l'hystérie et qu'elle ait paru ne s'appliquer aux obsessionnels *que par extension* » (souligné par moi), *Encyclopædia Universalis,* article « La névrose obsessionnelle », Paris, 1981.

2. En 1913, il affirme qu'« un cas de névrose obsessionnelle bien exposé vaudrait l'exposé de la psychanalyse tout entière », in « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'Homme aux loups) », in *Cinq psychanalyses*, tr. fr. M. Bonaparte, R. Loewenstein, Paris, PUF, 1975.

3. *Cf.* S. Freud, in « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'Homme aux rats) », in *Cinq psychanalyses, op. cit.* « Je n'entreprendrai pas ici une étude psychologique de la pensée obsessionnelle. Pareille investigation fournirait des résultats extrêmement précieux et ferait plus pour l'élucidation de nos connaissances sur la nature du conscient et de l'inconscient que l'étude de l'hystérie et des phénomènes hypnotiques », p. 247.

l'honnêteté du chercheur que nous lui connaissons. Il n'est pas parvenu à dominer la connaissance de cette névrose.

Freud a fait de cette névrose une figure prestigieuse. Peut-être cela a-t-il valu à l'obsessionnel les représailles auxquelles doit toujours s'attendre celui ou celle que l'on *imagine* « enfant chéri » ou « favori des dieux[1] ».

L'enfer du devoir. La névrose obsessionnelle n'est pas réductible à cette formule lapidaire. Cependant le devoir, objet même d'un mandat en même temps que l'expression négativée de celui-ci, est l'un des effets majeurs de l'obsession.

Aujourd'hui, l'hystérie reste *à la une.* Nous ne nous étonnerons pas de voir cette structure protéiforme se conforter dans des symptômes dont le psychanalyste ne saurait venir à bout. Lacan ne pouvait plus même affirmer, en 1978, qu'elle existait encore.

Au contraire, on parle toujours de l'obsessionnel plus brièvement. Il y a donc tout lieu de penser que cette dissymétrie a un sens. Excepté quelques études, articles ou rapports remarquables comme ceux qu'ont présentés les élèves de Freud[2], cette névrose a plus précisément fait l'objet d'observations et d'études de textes. Trop de témoignages se contentent de la simple description. Bien des cas cliniques comportent une analyse séméiologique et, au mieux, psychopathologique. Opérations qui relèvent, le plus souvent, de l'activité du socio-

1. Termes qu'utilise Serge Leclaire in « Philon, ou l'obsessionnel et son désir, un essai sur l'objet en psychanalyse », in *Démasquer le réel*, Paris, Seuil, 1971, pp. 147-167.

2. *Cf.* surtout E. Jones, « Haine et érotisme anal dans la névrose obsessionnelle », in *Traité théorique et pratique de la psychanalyse,* Paris, Payot, 1925, pp. 705-714, et, dans le même ouvrage, « Traits de caractère en rapport avec l'érotisme anal », pp. 863-894; P. Janet, *Les Obsessions et la Psychasthénie,* Paris, Alcan, 1903, et *Névroses et idées fixes,* Paris, Alcan, 1898; K. Abraham,

logue. Les rapports de psychiatrie restent précieux, mais prêtent à interprétations. Et lorsqu'ils sont repris, ils sont comme *retraduits* en une autre langue : la psychanalyse. Les toutes dernières investigations se montrent des plus lacunaires[1] — peuvent-elles ne pas l'être ?

Paradoxalement, la névrose obsessionnelle a été prise pour un des exemples les plus prestigieux de notre *commedia dell'arte* analytique.

Il est vrai que nous avons affaire à un sujet qui ne nous offre pas de terrain stable d'observation. L'obsessionnel, homme ou femme, est *esclave* ; de quoi ? de qui ? Aux fers, condamné aux travaux forcés ; lesquels ?

Pourquoi ce sujet se tient-il à une tâche aussi harassante qui nécessite une tension permanente, portant objection au principe de plaisir même ? Quel en est l'enjeu terrible ?

J. Lacan a fait ses premiers pas, pourrions-nous dire, dans le champ de la recherche psychanalytique[2], en reprenant les deux illustres cas de Freud.

« Complément à la théorie du caractère anal », in *Œuvres complètes*, tome 2, Paris, Payot, 1966, pp. 314-331, et « Mélancolie et névrose obsessionnelle, — Deux étapes de la phase sadique-anale du développement de la libido », pp. 258-265 ; M. Klein, « Rapport entre la névrose obsessionnelle et les premiers stades de la formation du surmoi », in *Psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 1978, pp. 163-190 ; les importants rapports de A. Pitres et E. Régis, *Les Obsessions et les Impulsions*, Paris, Douin, 1902 ; un peu plus tard, R. Pujol et A. Savy, « Le devenir de l'obsédé », in *Comptes rendus du Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française*, LXVI[e] session, Clermont-Ferrand, 16-21 septembre 1968, Paris, Masson, 1969 ; et quelques autres que reprendra J. Lacan.

1. Les « Références bibliographiques » du numéro de la *Revue française de psychanalyse, La Névrose obsessionnelle*, sous la direction de B. Brusset et C. Couvreur, Paris, PUF, 1993, sont tout à fait restrictives.

2. De 1951 à 1953, avec quelques amis qu'il réunissait chez lui, Lacan étudiait les textes freudiens de l'Homme aux rats et l'Homme aux loups. Ses séminaires n'étaient pas encore publics, mais nous disposons de quelques notes écrites, non publiées, prises au cours de ces réunions d'études.

Bien que Lacan ait beaucoup fréquenté cette prétendue banlieue de la mégapole hystérie[1] qu'il a élevée à la dignité d'un discours, d'un lien, voire à l'idéal de l'être social, il n'a jamais formalisé la névrose obsessionnelle. Pourquoi ce sujet échapperait-il au discours qui est « ce qui part du Je et va à l'Autre[2] » ? Pour Freud comme pour Lacan, si l'obsessionnel ne se prête pas facilement à la cure analytique, il représente la meilleure indication d'analyse ; mieux, s'il y a une « vraie[3] » névrose, c'est la névrose obsessionnelle.

L'analyse de cas de névrose obsessionnelle se fonde souvent sur des connaissances acquises ou des lectures seulement. Trop souvent aussi les psychanalystes se font une idée de l'obsessionnel à travers les plaintes de leurs patients hystériques. Monolithique, l'obsessionnel aiguise l'impuissance de l'hystérique avide de pouvoir et de puissance. Prétendu « sadique », l'obsessionnel porte en lui, *écrite,* la trace de la jouissance aussi puissante qu'énigmatique de l'Autre. Une jouissance qui emporte avec elle la peste de son interdit.

L'obsessionnel, formidable machine à penser, est *mal* vu. Sa complexité séduit autant qu'elle repousse lorsqu'elle nous met au travail — travail de patience, de précautions, de prudence, d'épreuve du temps. Si, dans l'anonymat du social,

1. S. Freud, « Les moyens dont se sert la névrose obsessionnelle pour exprimer ses pensées les plus secrètes ne sont, en quelque sorte, qu'un dialecte que nous devrions pénétrer plus aisément, étant donné qu'il est plus apparenté à l'expression de notre pensée consciente que ne l'est celui de l'hystérie », in « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'Homme aux rats) », *op. cit.*, p. 200.

2. J. Lacan, séminaire, livre V, 1957-1958, « Les formations de l'inconscient », inédit.

3. Dès 1895, S. Freud l'énonce ainsi : « Je tâcherai d'abord d'expliquer le mécanisme psychologique des *obsessions vraies*... » (c'est moi qui souligne), in « Obsessions et phobies », p. 40, in *Névrose, psychose et perversion,* Paris, PUF, 1973.

l'obsessionnel est plutôt bien accepté, il n'attire que rarement la sympathie, et l'expérience clinique ne manque jamais de montrer que l'intérêt qu'il suscite se révèle n'avoir pour objectif que de soutenir le rejet, la contradiction, la réprobation, l'agressivité, jusqu'à la tentative de destruction — avec la bénédiction de l'analyste pris dans un prétendu contre-transfert problématique.

C'est « un tyran massacreur avide et sans frein[1] », « son emprise est totalitaire (...) il a impérieusement besoin d'assujettir l'autre (...) essentiellement par la force (...) son œuvre est (...) destructrice[2] », il « est cruel, ordurier (...), il truque les combats[3] ». Pourquoi cet aveuglement entretenu ? De quoi relève ce désir de *faire plier* ? Pourquoi entretenir le *discours de la haine* ? Si l'intention agressive est « amortie » dans la névrose obsessionnelle, elle l'est beaucoup moins dans l'hystérie et la phobie, avec leurs cortèges d'intentionnalités[4]. L'obsessionnel offre volontiers ses « compositions défensives » en forme de « fortifications à la Vauban[5] ». L'agressivité n'est, bien sûr, pas la haine, mais le pas est souvent vite franchi.

D'où vient cette aversion pour l'obsessionnel ? Freud a-t-il un peu trop aimé ses deux « Hommes-aux », dont le lit de la névrose a été creusé sur le terrain d'une liaison très particulière organisée par la mère ? Une voie s'offre à cet Homme-à-la-mère, celle qui conduit au père dont la voix fut si faible qu'elle en devint presque inaudible pour le couple imaginaire formé par la mère et l'enfant.

1. J. Kristeva, « L'obsessionnel et sa mère », in *Revue française de psychanalyse*, 6, 1988, tome LII, novembre-décembre, *Traumatismes*, Paris, PUF, 1989, p. 1358.
2. R. Dorey, *Le Désir de savoir*, Paris, Denoël, 1988, pp. 130-132.
3. *Cf.* A. Adler, *Connaissance de l'homme*, Paris, P.B.P., 1966.
4. *Cf.* J. Lacan, *ibid.*, p. 108.
5. *Ibid.*

Freud a eu beaucoup de mal à considérer la haine de la mère. « Bonne mère » de l'obsessionnel ? « Mauvaise mère » de l'hystérique ? Quel rôle la mère va-t-elle jouer dans la formation du surmoi si intransigeant de l'obsessionnel ? Or, c'est le surmoi qui trace la voie vers la réalité et ordonne une jouissance que le sujet refuse et dont il se défendra dans la cure psychanalytique.

L'obsessionnel est un vieux routier de la clinique. Chercher à repérer comment se met en place sa névrose toute en éclipses est déjà un risque, quand toute approche est perçue par lui comme intrusive. Il nous oppose un *noli me tangere.* Nous ne sommes jamais, avec lui ou elle, à l'abri de maladresses. Nous avons affaire à un grand résistant ; ce que nous lisons parfaitement dans l'étymologie du nom que lui a choisi Freud avec beaucoup d'intuition : *Zwangsneurose,* « la névrose des obsessions[1] ».

La clinique, depuis Freud, nous invite à dégager un type de névrose et non des « relations typiques[2] », puisque celles de l'obsessionnel sont *a-typiques,* et d'autant plus qu'elles sont liées au pulsionnel avec ses « penser de contrainte », « représentations de contrainte », « contrainte de l'agir ».

Cet « hyperémotif » vit « trop dans les processus primaires pour pouvoir y réfléchir[3] ».

Le travail de l'analyste relève-t-il, dès lors, de l'avenir d'une illusion ? Illusion d'un à-venir ? Avec un tel sujet, le

1. « Obsessions et phobies — Leur mécanisme psychique et leur étiologie » (1895), in *Névrose, psychose et perversion,* Paris, Seuil, 1973, pp. 38-45.

2. R. Dorey, *Le Désir de savoir, op. cit.*

3. O. Fenichel, *La Théorie psychanalytique des névroses,* tr. fr. M. Schlumberger, C. Pidoux, M. Cahen, M. Fain, Paris, PUF, 1979, tome 2, p. 574.

travail reste aride et souvent harassant. La lettre est, et reste, sans destinataire. La littérature concernant l'obsessionnel est aussi pauvre que le sont ses relations. Lui aussi est sans destinataire ; il a seulement une destinée que, souvent, la littérature nous montre mortelle. « Les non dupes errent[1] », disait Lacan. L'expérience révèle que les dupes n'errent pas moins. Où en sommes-nous ? Telle Constance de Rabastens[2], pouvons-nous être séduits par ce Prince Noir qu'est l'obsessionnel ? Si on peut le penser, la prudence s'impose. Alors que l'hystérique ne doute de rien et ne croit personne, plus l'obsessionnel croit et plus il doute.

1. J. Lacan, séminaire, livre XXI, 1973-1974, « Les non dupes errent », inédit.
2. J.-P. Hiver-Bérenguier, *Constance de Rabastens,* Paris, Privat, 1984.

Chapitre 1

Freud et son enseignement

Avant Freud, la névrose obsessionnelle était considérée comme un *état intermédiaire,* une pathologie de l'*entre-deux.* D'emblée, le rapport à l'obsessionnel s'est établi d'une manière qui trahissait l'embarras et l'agacement des observateurs, lesquels, toutefois réservés, tentaient l'analyse scientifique. Les obsessionnels étaient, pour eux, des *demi-fous* que l'on rencontrait hors des asiles. *Etat-limite,* diagnostic refuge pour le psychanalyste ou le psychiatre encore aujourd'hui, l'obsession occupait une position inconfortable[1].

Pour la quasi-totalité des auteurs, il n'y a pas de lien entre obsession et délire. Les tentatives encore récentes de rapprocher la névrose obsessionnelle des délires avec ou sans

1. Il est intéressant de noter les différents cadres nosographiques auxquels les symptômes obsessionnels étaient liés : la dégénérescence (Magnan), la constitution émotive (Dupré), la neurasthénie, les manies sans délire (Pinel), les monomanies raisonnantes (Esquirol), la folie de conscience (Baillarger), le délire émotif (Morel), le vertige mental (Lasègue), les idées incoercibles (Tamburini), la folie du doute (Falret), le délire du doute (Legrand du Saulle), les *morbid fears* (Beard), la maladie des scrupules (Duguet), la monomanie exaltée, *Wahnsinn* (Griesinger) qui en fait une obsession avec conscience, les pseudo-monomanies (Delasiauve), l'autodysmorphophobie, la dysmorphophobie (Pryse-Philips), le délire dermatozoïque (Ekbom), l'attitude interrogative (Minkowski), délire d'interrogation (Capgras et Abély), délire des négations (Cotard), délire des sensitifs (Kretschmer), etc., sans oublier le rapport important de Pitres et Régis, *Les Obsessions et les Impulsions, op. cit.,* ou P. Janet, *Les Obsessions et la Psychasthénie,* Alcan, 1903.

hallucinations, de la psychose, de la paranoïa, de la perversion négligent le fait que Kraepelin a déjà tranché : il n'y a pas de relation entre obsession et délire[1] ; Bleuler, de son côté, s'aperçoit qu'il travaille avec des malades qui se révèlent être des schizophrènes[2] ; Schiff s'emploiera à montrer les différences essentielles qui distinguent l'obsession et la paranoïa[3] ; Abély distinguera par des exemples décisifs les stéréotypies de l'obsession[4] ; Guiraud attestera, dans une étude importante, que l'obsession ne passe *jamais* à l'hallucination[5]. Dans certains cas d'hallucinations visuelles, comme celle dont il parle à propos de Pascal, Freud dira, dès 1895, qu'il s'agit d'obsession traumatique à rattacher à l'hystérie[6]. Henri Ey reprendra cette affirmation bien plus tard[7].

L'apport essentiel de la psychanalyse fut de révéler les fonctions des symptômes obsessionnels : ce sont des mécanismes de défense intrapsychiques. Freud leur fait perdre de leur caractère étrange et de leur inintelligibilité ; il va les inclure dans le cadre des *psychonévroses de défense.* Les défenses trouvent leur origine dans une névrose infantile. Grâce à cet

1. E. Kraepelin, *Maniac Depressive Insanity and Paranoïa,* New York, Arno, 1976.

2. E. Bleuler, « The Theorie of Schizophrenic Negativism », *The Journal of Nervous and Mental Diseases,* Publishing Company, New York, 1912.

3. P. Schiff, « Les paranoïas et la psychanalyse », in *Revue française de psychanalyse,* Paris, PUF, 1935, pp. 44-105.

4. X. Abély, « Les Stéréotypies », mémoire, Toulouse, 1916.

5. P. Guiraud, « Analyse des symptômes stéréotypie », in *L'évolution psychiatrique,* 2e vol., n° 4, nov. 1936, pp. 269-270.

6. S. Freud, Compte rendu par Freud de sa conférence sur le « Mécanisme des représentations de contrainte et des phobies », in *Œuvres complètes,* Psychanalyse, III, 1894-1899, Paris, PUF, 1989, p. 81 et p. 83.

7. H. Ey, P. Bernard, Ch. Brisset, *Manuel de psychiatrie,* Paris, Masson, 1978, p. 497. Le lecteur pourra encore se référer à la bibliographie détaillée et au remarquable travail de synthèse publié par R. Girard, « Les obsessions avant Freud », in *Confrontations psychiatriques,* n° 20, Paris, 1981, pp. 11-30.

éclairage, l'interprétabilité de la névrose obsessionnelle est devenue possible.

En 1894, Freud crée, en effet, *à côté* de l'hystérie, une entité nosographique nouvelle : la *Zwangsneurose.*

A cette date, la névrose obsessionnelle est définitivement extraite du groupe confus et controversé des monomanies.

Les contemporains de Freud ne sont pas restés dans l'ombre. Leur ambivalence à l'égard du maître a créé quelques conflits d'importance aux conséquences parfois dramatiques.

Si Freud se tourne vers *l'aspect positif* de cette névrose, pour Janet, *le trouble est négatif et fondamental* chez un malade aux actions « d'ordre inférieur ». Digne des théories cognitivistes actuelles qui parleraient de « postulats perfectionnistes », sa perspective est résolument comportementaliste[1], au même titre que le sera celle de Lobo[2], défenseur inconditionné du « traitement moral ». Son travail de 1903 est le premier à donner une description claire et cohérente des obsessions et des compulsions ; mais *quid* de la causalité sur laquelle se penche Freud ?

Pour Janet, les idées fixes sont reliées à des délires passagers que l'on trouvait déjà chez les pythonisses, les sibylles, sur le trépied sacré de Delphes, puis chez les possédés du diable, chez les mystiques, qu'il appelle les « extatiques » et auxquels il consacrera une importante étude[3]. Pour montrer que le médecin doit prendre en charge le « traitement

1. *Cf.* en particulier P. Janet, *Les Médications psychologiques,* Paris, Alcan, 3 tomes, 1919.

2. R.A. Lobo, « Les thérapeutiques comportementalistes dans le traitement des névroses obsessionnelles », thèse, Paris, 1973.

3. P. Janet, *De l'angoisse à l'extase,* 2 volumes, Paris, Alcan, 1926.

morale », il en vient à se référer à Shakespeare qui a magistralement mis en scène les rituels obsessionnels, idées de meurtre et de remords au XVII[e] siècle, les mains tachées de sang, avec le drame de *Lady Macbeth*.

Je ne peux qu'inviter le lecteur à se reporter à cet intéressant tableau auquel bon nombre de nos contemporains adhèrent[1], dans une *confusion totale entre symptôme et structure.* Mais Janet en conviendra et cela me paraît *essentiel* : « *L'hystérique n'a pas seulement des impulsions, il a des actions** (...) il joue son rêve (...) il va quelquefois jusqu'au crime... et s'il ne réussit pas, c'est à cause de sa maladresse et de son *défaut de perception de la réalité.* » Plus loin, il ajoute, ce qui a été très abondamment démontré depuis : l'obsédé « a une peur affreuse d'être entraîné à commettre un crime. Il demande en suppliant qu'on le protège contre lui-même (...) *il n'exécute jamais rien**, au moins dans la grande majorité des cas[2] ». Janet soulignera qu'*il n'a jamais observé d'accident réel**, mais plutôt des phénomènes inverses d'arrêt et d'inhibition ou d'insuffisance[3]. Pour lui, l'obsessionnel est une véritable énigme[4] : son esprit n'est qu'un instrument de torture. Et il finira par conclure : « Ils sont quelquefois psychologues, ils aiment surtout la philosophie et deviennent de terribles métaphysiciens », ainsi peuvent-ils « se passer de tout (...), renoncer à tout[5] ». Comme l'ont souligné Pujol et Savy, « si l'œuvre de Janet a pu être caractérisée comme une psycho-

1. Notons ici que les critères diagnostiques, déjà bien dégagés par Janet, seront scrupuleusement repris dans le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, dit *D.S.M. III*, Paris, Masson, 1984. Ce manuel est aujourd'hui utilisé comme référence majeure.

2. P. Janet, *Les Névroses*, Paris, Flammarion, 1903, p. 36. (* C'est moi qui souligne.)

3. *Ibid.*, pp. 347-348.

4. *Ibid.*, p. 349.

5. *Ibid.*, pp. 356-357.

logie dynamique par Schwartz[1], sa perspective se situe en deçà d'une véritable psychogenèse »[2]. En effet, Janet refusera toujours d'admettre l'apport freudien du sens du symptôme, la notion de conflit et de refoulement, indispensables pour concevoir une psychogenèse. Pour Freud, il ne sera jamais question de dégénérescence mentale, mais d'un conflit entre deux instances psychiques, deux énergies. La théorie freudienne est d'emblée *dynamique.*

Aujourd'hui, nous sommes suffisamment familiarisés avec l'inconscient pour admettre sans difficulté avec Sutter[3] que le névrosé se trompe et nous trompe pour mieux parvenir à *se* tromper.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi.

En 1932, Adler parlait de la « mauvaise foi[4] » de l'obsédé. Ce qui l'a entraîné vers des jugements de valeur révélateurs de sa véritable aversion à l'endroit de l'obsessionnel. En cela, il a fait école. Il énonçait le premier ce mouvement de rejet que l'on voit déjà se profiler chez les classiques. Ces assertions, parfois des plus contestables, ne sont peut-être pas étrangères au frein qu'ont subi les travaux avec des sujets obsessionnels jusqu'à Lacan.

Sans adhérer aux théories de Baruk, accordons-lui ceci que « l'idée de faire payer un autre à sa place satisfait l'égoïsme.

1. L. Schwartz, *Les névroses et la psychologie dynamique de Pierre Janet,* L.E. Thomas, Paris, PUF, 1955.

2. R. Pujol et A. Savy, « Le devenir de l'obsédé », in Rapport du Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française, LXVI[e] session, Clermont-Ferrand, 16-21 septembre 1968, Paris, Masson, 1969, p. 90.

3. J.-M. Sutter « L'anticipation psychasthénique de l'obsédé », in revue *Vapeurs,* n° 2, Paris, Pfizer, 1976, p. 20.

4. A. Adler, *Religion et psychologie individuelle comparée,* suivi de *La Névrose obsessionnelle,* Paris, Payot, 1958. Tout l'ouvrage est convaincant.

En un mot, la notion de bouc émissaire constitue un des appareils de défense les plus puissants de la paresse et de la lâcheté et c'est pourquoi son succès est si grand et sa persistance si tenace[1] ».

En 1932, Freud met Adler et sa « psychologie individuelle » dans le même sac que « la foule [qui] ne demande pas plus d'une raison comme explication (...) n'est pas reconnaissante à la science pour ses subtilités (...) veut avoir des solutions simples et savoir les problèmes liquidés[2] ».

Abraham, de son côté, a beaucoup insisté sur les rapports de la névrose obsessionnelle et de la mélancolie[3]. Il a, par ailleurs, étudié dans son détail le caractère anal dans cette névrose d'un point de vue clinique et théorique[4]. Après Jones, il a mis en lumière deux aspects narcissiques importants du plaisir anal dans la toute petite enfance du sujet futur obsessionnel : le contact avec les excréments et le plaisir de la maîtrise des fonctions excrémentielles. Enfin, il montrera les rapports étroits de l'analité avec la possession[5]. Toutefois, rien ne viendra transformer les données fondamentales apportées par Freud.

Quant à Ferenczi, il était « devenu, malgré lui, victime de

1. H. Baruk, *Psychiatrie morale expérimentale,* Paris, PUF, 1945, p. 250.

2. S. Freud, « Éclaircissements, applications, orientations », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse,* tr. fr. R.M. Zeitlin, Paris, Gallimard, p. 191.

3. K. Abraham, « Mélancolie et névrose obsessionnelle. Deux étapes de la phase sadique-anale du développement de la libido », in *Œuvres complètes,* tr. fr. I. Barande, E. Grin, 2 volumes, tome 2 : *Développement de la libido,* Paris, Payot, 1966, pp. 258-265.

4. K. Abraham, « Contribution à la théorie du caractère anal », *op. cit.,* pp. 314-331.

5. K. Abraham, *op. cit.*, pp. 324-325 : « Je rappelle l'exemple d'un riche banquier qui enseignait à ses enfants à se retenir le plus possible avant d'aller à la selle afin de tirer le maximum de profit de leur coûteuse nourriture (...) Je mentionnerai le cas d'un pingre excentrique qui se promenait chez lui la braguette déboutonnée afin que ses boutonnières ne s'usent pas trop vite... »

sa créativité et de son style, la tête de Turc de tous les conformismes post-freudiens[1] ». Freud ne pouvait tolérer la pratique de sa « technique active ». Sabourin souligne la modernité des théories de Ferenczi sur l'insistance du désir de l'Autre, la mère en l'occasion[2].

Post-freudienne ou lacanienne, la tendance est forte aujourd'hui de tirer cette névrose vers les états-limites. Constat d'échec ? Difficulté du diagnostic ? Il est rare d'éclaircir une problématique en l'enfermant dans un fourre-tout. Lacan montrera avec fermeté, dès ses premiers séminaires, qu'il faut se garder de cette association psychose-obsession.

Freud avait en effet extrait tout autre chose de l'observation du névrosé obsessionnel. Pour ce dernier, la réalité est occupée par un agent dont il doit sans cesse repousser la ou les agressions. *L'obsessionnel n'est pas persécuté,* poursuivi, attendu, épié. Il est *assailli* par quantité de pensées importunes et douloureuses ; l'observateur ne voit que *les effets* de ce conflit permanent. Le monde le voit gesticuler, c'est tout. Et selon la façon dont nous percevons ou non ce qui le fait se débattre ainsi, nous attribuons à cette conduite sens ou non-sens. Elle sera rationnelle, légitime ou absurde, au regard extérieur.

Dans le discours de l'obsessionnel, Freud a découvert la coexistence de deux composantes antagonistes qui insistent tout particulièrement : un monde *naïf,* pur, et un monde *impur,* corrompu ; le premier aux prises avec le second qui le parasite, lui colle à la peau, le *pénètre.*

1. P. Sabourin, « Vizir secret et tête de Turc », préface du volume 4 des *Œuvres complètes* de S. Ferenczi, Paris, Payot, 1982, p. 10.

2. *Cf.*, en particulier, S. Ferenczi, « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », in *Psychanalyse. Œuvres complètes,* 1927-1933, tr. par l'équipe du Coq Héron, Paris, Payot, tome 4, p. 132 : «... l'enfant, dès son plus jeune âge, devient le lieu de passage électif du sadisme inconscient de ses parents (...) la tendresse et la sensualité de l'enfant se heurtent parfois à des réponses de l'adulte de mouvements passionnels et d'érotisme *séducteur, ou pervers.* » C'est ce que Freud avance sans hésitation à propos de Léonard de Vinci.

Le vocabulaire du sujet révèle la tentative d'effraction exercée par le monde *souillé. Assiégé,* l'obsessionnel ne redoute rien tant que la brèche par où quelque chose d'indéfinissable, de non contrôlable, s'introduirait dans son économie dont le fondement est l'*homéostase.*

La disproportion entre les mesures défensives, tyranniques et le caractère flou de l'agent menaçant a souvent été observée. L'obsessionnel est semblable à une forteresse formidable qui monte la garde au bord d'un désert. Mais une seule compte, essentielle : la forteresse[1]. Le terme même de psychonévrose de défense, utilisé par Freud dès 1894, met en exergue l'effort du sujet pour repousser, éloigner, tenir à distance.

Quand bien même il reconnaît cette situation absurde, l'obsessionnel l'assume. Don Quichotte était fou ; il chargeait des moulins qu'il considérait comme un ennemi *réel.* Ce n'est pas le cas de l'obsessionnel qui *sait* qu'il se conduit comme un insensé et qui se juge avec une *lucidité des plus cruelles.* Il ne cède à son endroit à aucune sorte de complaisance. Autrement dit, *il ne se fait pas de cadeau* [2]. Pourquoi ?

1. « ...la structure (de la névrose obsessionnelle) est particulièrement destinée à (...) amortir l'intention agressive », J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse » (1948), in *Écrits, op. cit.,* p. 108.

2. Rappelons ici un monologue du personnage central de l'admirable roman de E. Kazan : « Ils ne pouvaient pas me tuer, tous tant qu'ils étaient, avec leurs souhaits, conscients ou inconscients, ni avec leur indifférence. Parce que le seul qui avait le pouvoir de me tuer et qui pouvait me tuer, c'était moi (...). Par quelque manière invisible, plus silencieuse, mais aussi beaucoup plus mortelle et plus terrible (...) c'était de l'auto-assassinat (...) je leur dis que je devais absolument trouver une catastrophe qui me sauverait (...) je m'appuyai sur le lavabo et contemplai ma figure pendant un bon moment. La figure de mon ennemi... j'avais fait ce que j'avais inconsciemment désiré. J'avais brûlé mes vaisseaux », in *L'Arrangement,* tr. fr. F. M. Watkins, Paris, Stock, 1987, p. 204.

Parce que l'énergie de désespoir qu'il mobilise et qui le pousse à *contrer* ne vise que du vide.

Quel est le conflit qui déclenche les mécanismes ? « Le développement du moi devance dans le temps celui de la libido[1] », écrit Freud. Le ça archaïque propose une politique pulsionnelle inacceptable pour un moi évolué et un surmoi très exigeant ; il y a dysharmonie entre les instances psychiques. Avant Freud, aucune explication causale n'est fournie. C'est en 1894, à partir de la névrose obsessionnelle *considérée comme le type privilégié de l'affection psychologique,* que Freud modifie sa conception de l'hystérie et des névroses en général[2]. Il admettra plus tard « qu'une névrose obsessionnelle n'est guère facile à comprendre — et l'est bien moins encore qu'un cas d'hystérie[3] ».

Qu'est-ce qui le poussait à isoler ce mode névrotique ?

En 1895, il pose une distinction radicale entre ce qu'il appelle les *« obsessions vraies* *[4]», l'hystérie et les phobies. Les observations qu'il rapporte *concernent des femmes*[5].

En 1896, Freud est encore embarrassé, dans l'élaboration

1. S. Freud, « La disposition à la névrose obsessionnelle. Une contribution au problème du choix de la névrose », in *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*, p. 196.

2. S. Freud, « Les psychonévroses de défense. Essai d'une théorie psychologique de l'hystérie acquise, de nombreuses phobies et obsessions et de certaines psychoses hallucinatoires » (1894), in *Névrose, psychose et perversion,* Paris, PUF, 1973, pp. 1-14. « L'étude d'un certain nombre de malades nerveux atteints de phobies et d'obsessions (...) m'a permis de deviner avec succès (...) l'origine de représentations pathologiques de la même espèce (...) ; l'observation de mes malades a abouti à une contribution à la théorie de l'hystérie ou *plutôt à une modification de celle-ci...* », p. 1. (C'est moi qui souligne.)

3. S. Freud, *Cinq psychanalyses, op. cit.*, p. 200.

4. S. Freud, « Obsessions et phobies », *op. cit.*, pp. 22-26. (* C'est moi qui souligne.)

5. S. Freud, « Les psychonévroses de défense », in *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*, pp. 9-10. Et surtout dans « Obsessions et phobies » *(ibid.)* où, sur les onze cas présentés, huit sont des femmes et un indéterminé.

de l'Œdipe, par sa théorie du traumatisme et de la séduction. Dans les expériences sexuelles vécues, il ne s'agit plus de passivité, mais de *participation active,* ressentie avec plaisir. On oublie souvent ce qui suit dans le texte freudien : « Mais je ne puis encore donner une présentation définitive, précisément en ce qui concerne l'étiologie de la névrose obsessionnelle ; j'ai seulement l'impression que le point décisif (...) dépend des relations *temporelles* dans le développement de la libido[1] ». Freud en arrive donc à la question essentielle : quelle est la nature de cette réalité dans laquelle le sujet va rencontrer l'élément déclenchant de la névrose obsessionnelle ? Or, si en pleine élaboration il saisit le mécanisme des formations de la névrose, il *glisse* sur la cause.

Dans une première période, surviennent des événements qui sont porteurs de germe de la névrose ultérieure. La séduction n'a d'effet traumatique qu'après coup. C'est donc en plusieurs temps, à divers moments de l'histoire du sujet, qu'apparaissent des événements ou des faits psychiques pathogènes. Aussi n'est-il pas étonnant que nous trouvions, en 1896, contemporaine de la théorie de la séduction et intriquée avec elle, une esquisse évolutive en quatre phases de la *préhistoire* de la névrose obsessionnelle. Il s'agit bien de situer les événements qu'a traversés le sujet — ou qui l'ont traversé —, avant que n'apparaisse la névrose constituée. Dans ce texte apparaît cette idée chez Freud : un événement sexuel, pré-sexuel, survient chez un sujet qui, du fait de sa prématuration, est encore incapable d'émotion sexuelle proprement dite et ne peut intégrer cette *expérience apportée du dehors, subie.* La non-préparation à l'expérience entraîne un affect d'effroi *(Schreck).* La scène, au moment où elle se pro-

1. S. Freud, « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », in *Névrose, psychose et perversion, op. cit.,* p. 67.

duit, *n'est pas l'objet d'un refoulement.* Celui-ci n'interviendra que dans un second temps.

Qu'à des expériences passives s'ajoutent, dans la petite enfance, des expériences actives, a fait pencher cette névrose du côté masculin dans l'imaginaire de nombreux auteurs qui lient la notion d'activité au masculin. Freud a clairement démenti ce rapprochement. A sa suite, Lacan a montré qu'homme ou femme n'est pas affaire d'anatomie. Aucun signifiant ne signifie la différence des sexes dans l'inconscient.

En 1909, dès le début de son texte sur l'Homme aux rats, Freud repère les particularités de la sexualité infantile fort riche du sujet, liées aux occasions, assez nombreuses, semble-t-il, qu'il a eu de voir et même de toucher le corps de la femme nue : *Fräulein Peter* et *Lina* ; ce qui a abouti à une active exacerbation des tendances voyeuristes d'Ernst. En réponse à la demande du petit garçon, *Fräulein Peter* n'a pas dit non ni évoqué quelque interdit : « Elle me le permit, à condition de n'en rien dire à personne[1] ». Ce voyeurisme fut lié, tout de suite, à un sentiment d'inquiétante étrangeté[2]. En quelques mots, Freud rassemble tout ce qu'il a dégagé : la séduction précoce d'un adulte sur l'enfant, condition du refoulement futur ; l'activité sexuelle joyeuse ; le refoulement et le retour du refoulé émergeant, ici, sous la forme de l'inquiétante étrangeté. Il voit, dans cette scène, « en même temps et le noyau et le modèle de sa névrose ultérieure[3] ».

Par ailleurs, il découvre avec ce patient que, dans la névrose obsessionnelle, les fantasmes sadiques du sujet *restent*

1. S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'Homme aux rats) », in *Cinq psychanalyses, op. cit.*, p. 203.

2. « Je lui touchai les organes génitaux et le ventre, qui me parurent singuliers (...) J'avais, en éprouvant ces désirs, un sentiment d'inquiétante étrangeté », *ibid.*, pp. 203-204.

3. *Ibid.*, p. 204.

des fantasmes, mais qu'en revanche les agressions contre la personne propre — forme réactionnelle à l'impulsion — induisent des passages à l'acte auto-sadiques. C'est ce que Freud a appelé *« compulsion à un suicide indirect* [1] *»**.

Autre point important : lors de la séance du 1er octobre 1907, le Dr Lanzer[2], puisque c'est le vrai nom de l'Homme aux rats, fait part à Freud de son ambivalence à l'égard de deux personnes qui lui sont chères. L'ambivalence est un nouveau point capital que Freud dégage alors de cette observation. Tous les sentiments agressifs sont marqués du sceau de l'ambivalence. Vis-à-vis d'un même objet, ils persistent *à côté* des sentiments d'amour conscients et malgré ceux-ci. A propos de l'ambivalence à l'égard du père, Freud découvre que l'amour intense pour le père est la condition du refoulement de la haine. Plus l'amour est intense, plus le sujet maintient son contraire, la haine, *dans l'inconscient.* C'est là le prototype de ce qu'il désignera, dans sa dernière théorie des pulsions, *désintrication des pulsions.*

Freud insiste sur une lutte qui « fait rage[3] » chez son patient entre l'amour et la haine pour la Dame et le père. Pourtant, nous découvrons un conflit plus primitif : celui entre l'amour et la haine *pour la mère.* Ernst exprime de nombreux griefs contre sa mère. Zetzel[4] relève aussi des notations qui montrent

1. A propos du cousin anglais, Dick, dont Ernst était jaloux et dont il aurait aimé se débarrasser en le tuant. Surgit dans la pensée du patient de Freud l'idée de se punir d'avoir de telles pensées : « Ce fut une compulsion à un suicide indirect (...) il se mit à se précipiter en pleine chaleur d'août, sans chapeau (...), à gravir les montagnes en courant (...), baigné de sueur (...) sur une côte abrupte, se forma en lui l'ordre de sauter en bas... », in *Cinq psychanalyses, op. cit.,* p. 221. (* C'est moi qui souligne.)

2. P. Mahony, *Freud et l'Homme aux rats,* tr. de l'anglais par B. Vichyn, Paris, PUF, 1991, mentionne le véritable nom du patient de Freud, connu jusque-là sous le nom de Ernst Lehrs.

3. S. Freud, *Cinq psychanalyses, op. cit.,* p. 233.

4. E. Zetzel, « Notes supplémentaires sur un cas de névrose obsessionnelle : Freud 1909 », in *Revue française de psychanalyse,* XXXI, n° 4, 1967, pp. 525-538.

une identification à la mère, lorsqu'elle critiquait le père ; ce facteur joue un grand rôle dans le surmoi intransigeant du patient. Cette identification à la mère apparaîtra de façon beaucoup plus évidente chez Serguéi, l'Homme aux loups.

En 1926, Freud désigne, sous le terme d'« annulation rétroactive[1] », l'ambivalence qui se manifeste dans un certain type de conduites compulsives comme un des mécanismes de défense caractéristiques de la névrose obsessionnelle, à côté de l'isolation et du déplacement.

C'est seulement dans ses dernières élaborations de la fin du texte de l'Homme aux rats que Freud emploiera le mot de *régression*[2], notion essentielle et propre à cette figure clinique. A la fin de *Inhibition, symptôme et angoisse,* il ajoute une note d'une extrême importance sur « la pulsion de destruction *dirigée contre la personne propre**[3] ». C'est toujours le cas dans la névrose obsessionnelle.

La régression libidinale rend compte, en dernier ressort, des éléments les plus caractéristiques retenus : voyeurisme, érotisme anal, agressivité très forte et très réprimée, ambivalence. « Ce fait de la régression demeure décisif pour tout ce qui se passe ensuite[4]. » Freud ne reviendra jamais sur cette assertion.

Toutes les grandes lignes qui caractérisent cette névrose sont dans *L'Homme aux rats* en 1909 et *Totem et tabou* en 1912[5]. « La concordance psychologique entre le tabou et la

1. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse,* Paris, PUF, 1973, p. 41.

2. Excepté une courte note concernant le projet de mariage que la mère avait fait pour son patient : « Il est à remarquer que la fuite dans la maladie lui fut rendue possible *grâce à l'identification à son père.* Et celle-ci permit la régression des affects aux vestiges de l'enfance », S. Freud, *Cinq psychanalyses, op. cit.,* p. 228 (* c'est moi qui souligne).

3. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse, op. cit.,* p. 97.

4. *Ibid.,* p. 34.

5. S. Freud, *Totem et tabou, quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés,* tr. fr. M. Weber, Paris, Gallimard, 1993.